

Kalthoum Bornaz une pionnière du cinéma tunisien

-I- kalthoum naissance, éducation, formation, diplômes

Kalthoum est née dans la médina de Tunis (à la Place Romdhane Bey, plus précisément au 39 de la rue de Lagha) le 24 août 1945 ; elle grandit au sein d'une famille où l'éducation, l'enseignement et la culture étaient sacrés : sa grand-mère maternelle Habiba Trabelsi a tenu tête aux siens qui l'ont reniée tout au long de sa vie pour avoir inscrit ses quatre filles à l'école dès 1920, à une époque où elles devaient vivre cloîtrées à la maison.

La mère et les tantes maternelles de Kalthoum ont poursuivi leurs scolarités contre vents et marées, faisant d'elles des pionnières dans l'émancipation de la Tunisienne:¹

De plus, Kalthoum était encouragée par Salah Bornaz qui, en père éclairé, soutenait ses filles à atteindre les hautes sphères du savoir et à assurer leur avenir par leur indépendance financière et intellectuelle. Ce père moderniste a même dû s'opposer à sa propre mère convaincue que l'unique planche de salut pour les filles était le mariage ! Il a eu le courage d'affronter ses regards réprobateurs, mais il n'a jamais faibli, son choix était fait : élever ses filles en leur ouvrant les fenêtres du savoir. Il s'est impliqué dans leur scolarisation et les a inscrites à l'Ecole Louise Renée Millet située à la rue du Pacha, proche de leur demeure et 1^o Ecole de filles musulmanes où Kalthoum a fait ses études secondaires en 1957. Auparavant, elle a été à l'Ecole des religieuses de Sidi Saber, puis à l'Ecole primaire de Bab Djedid.

« Ecole de Filles musulmanes »

C'est une école qui a un caractère original par rapport à l'ensemble éducatif de l'époque et que je me permets de vous présenter brièvement.

Le 25 août 1945, (année de naissance de Kalthoum) l'établissement se transforma en collège. Appliquant les programmes officiels de l'enseignement public, il abrita, outre les classes primaires, un centre de formation professionnelle et des classes secondaires préparant à la première partie du baccalauréat.²

En Octobre 1950, l'effectif de l'école était de 1045 élèves se répartissant en dix neuf classes primaires.

En 1956, Zobeïda Amira, enseignant l'arabe dès 1945, puis 1^o directrice musulmane à la tête de cet établissement en 1955, proposa le changement de l'appellation du Collège Louise René Millet, en Collège de jeunes filles de la rue du Pacha. Cette

¹ - Maherzia Bournaz, *C'était Tunis 1920* Cerès éd. Tunis 1993 et *Maherzia se souvient 1930*. Cérès éd. Tunis 1999.

Alia Baccar Bournaz, *Zobeïda Amira La Dame de Dar el Bacha* éd. Sahar , Tunis 2007 ; et *Mongia Amira Mabrouk une Tunisienne qui a su donner un sens à sa vie*, éd. Sahar Tunis 2013.

² Précisions données par Zobeïda Amira, . cf. *Zobeïda Amira, La Dame de Dar El Bacha*, Edt. Sahar, Tunis 2008.

institution préparait à la 1^o partie du baccalauréat depuis 1951. Aussi demanda-t-elle en octobre 1957, à ce qu'elle prît l'appellation de « Lycée de Jeunes filles de la rue du Pacha. » L'emplacement de l'école, sa structure, son espace, ses objectifs et son potentiel humain évoluèrent au fil du siècle. Elle prôna le modernisme et s'adapta aux grands changements sociaux et politiques de son temps.

C'est dans cette ruche du savoir que Kalthoum Bornaz a grandi. Grâce à l'ère bourguibienne un nouveau profil de la Tunisienne apparaît.

C'était un florilège bouillonnant d'activités : Poésie, théâtre, cinéma, jeux culturels, tables rondes et débats... La Directrice ne lésinait sur aucun effort. Adhésions et création de clubs : 1952 adhésion à *l'Association de la Jeunesse scolaire*, 1955 adhésion à *l'Association sportive féminine*, 1957 *Club de musique et de chorale* et *Ciné-club* animé par Sophie El Goulli, adhésion au *Club Jeunes Sciences*,...

L'éducation de Kalthoum, de ses frères et sœur, était enrichie par les nombreuses activités culturelles que ne manquaient pas de leur organiser leurs parents : excursions programmées par « Le Touring Club de Tunis », spectacles au Théâtre municipal de la ville de Tunis pour assister aux pièces présentées par la Troupe de « L'Essor » et des « Galas Karsenty », séances de cinéma à « l'Alhambra ».... Leur mère, étant instructrice technique au Lycée de Bab Djedid, invitait ses collègues françaises, et maltaises, juives et chrétiennes qui ne manquaient pas à leur tour de les inviter pour leurs fêtes marquantes. Cette découverte de l'Autre et cette ouverture envers l'Autre a marqué profondément la personnalité de Kalthoum.

Les études :

Ce terreau fertile dans lequel elle évoluait, connut un grand essor au lendemain de l'Indépendance. 1956 !.

Année de la liberté recouvrée pour la Tunisie annonçant une ère nouvelle : naissance d'un pays qui voulait mettre sur pieds un état souverain et moderne, époque de construction bénite qui a permis à la fillette de 11 ans de s'épanouir. Elle était imprégnée par cette volonté d'ouverture et d'enrichissement intellectuel ! La directrice de *Dar el Bacha*, figure de proue de l'éducation de la Tunisienne, n'a pas manqué de consolider cet élan ! Parallèlement au programme scolaire, elle a créé différents clubs au sein même du collège auxquels Kalthoum participait.

Tout d'abord, au Club de théâtre qui était très actif ; grâce à leurs professeurs de français Mlle Sugier et Mlle Blondel, les élèves présentaient des spectacles pour animer les fêtes de fin d'année, et peu à peu, vu leurs succès, elles se sont produites sur la scène de la Maison de Culture Ibn Khaldoun (1963), puis sur celle du Théâtre municipal de Tunis et elles ont même donné des représentations à Bizerte.

Excellente sportive, elle était encouragée par son professeur madame Grorud et père qui, pour l'encourager, l'accompagnait et parfois assistait à ses entraînements.

Elle faisait partie de la 1^o équipe féminine de Hand Ball qui remportait coupes et championnats scolaires.

Un embryon de ciné-club a vu le jour avec un vieux projecteur qui l'hypnotisait par sa lumière. Son penchant pour le cinéma s'est révélé à elle peu à peu. En 1957, est arrivé au Collège un nouveau professeur tout fraîchement débarqué de Paris Mlle Sophia El Goulli qui fut en quelque sorte son mentor ; Kalthoum raconte :

« Pendant ces inoubliables samedis, elle nous projetait des films avec un lourd projecteur 16mm qu'elle trimballait et installait courageusement en classe, pendant que nous tirions les rideaux pour obscurcir notre "salle de cinéma" privée. Elle nous projetait les films classiques de l'Histoire du cinéma mondial. C'était mieux qu'au cinéma. C'était un vrai ciné-club où le film était suivi d'une heure de débat. Elle nous laissait exprimer nos commentaires et nos émotions puis elle décortiquait le film. Tout y passait. Le sujet et son contexte politique, le jeu des acteurs, l'image, le son, les décors... »

Ces rencontres l'hypnotisaient et l'ont poussée vers la création et plus particulièrement, dans le cinéma. Elle s'en explique dans une interview :

-C'est un drôle d'histoire. Depuis que j'étais petite, mes parents, très cinéphiles, m'emmenaient au cinéma. Et ce qui m'a frappé d'emblée, c'est de voir à l'écran des « gens », de les entendre me parler, alors qu'eux ne me voyaient pas et ne m'entendaient pas. Pour attirer soi-disant leur attention, je leur faisais des signes, je gesticulais, mais en vain. Intriguée par cette unilatéralité, je me mettais debout et j'essayais d'attraper le nez de l'acteur ou de l'actrice, je voyais alors mon ombre réfléchie sur l'écran. J'étais étonnée... Toutes mes gesticulations enrageaient et mécontentaient les autres spectateurs qui s'en plaignaient... Et c'est de ce mystère qu'est né mon amour pour le 7^{ème} Art.

Sa découverte du cinéma était consolidée par sa famille maternelle elle évoque :

« Il faut dire que j'avais peu de chances d'échapper à ma vocation de cinéaste. Entre mes parents férus de cinéma et de théâtre, ma tante Zobéida qui ne ratait pas une occasion pour nous engouffrer dans les salles obscures, Mademoiselle Sophie El Goulli ma professeur de français (...) et 'Aam Hmida, époux de ma tante Khira et brigadier de son état, qui nous faisait entrer gratuitement dans toutes les salles de Tunis, je fus dès mon plus jeune âge, baignée par le 7^{ème} art.

Tata Beya (nous l'avions rebaptisée ainsi) organisait même des projections dans son salon, et nous faisait découvrir les chefs-d'œuvre du cinéma « L'Homme Invisible », « Le Cuirassé Potemkine », « Les Enfants du Paradis »... ainsi que les comiques Charlot, de Bud Abbot et Castello, Laurel et Hardy... Que le son du projecteur placé derrière nous était doux à mes oreilles ! »

Les dimanches matin elle cultivait cet attrait vers le 7^o art en participant au Ciné-Club qui avait lieu régulièrement au Mondial à Tunis.

« Mes parents nous emmenaient beaucoup au cinéma et au théâtre. La toute petite fillette que j'étais, ne comprenait pas pourquoi elle pouvait voir et entendre ces gens qui évoluaient sur l'écran, alors que eux ne la voyaient, ni ne l'entendaient. Un jour mon père m'a emmenée derrière l'écran pour m'expliquer qu'ils étaient faits de lumière. Mais cette visite et cette réponse n'avaient fait qu'intensifier l'énigme et stimuler ma soif de la résoudre ».

A la fin de sa scolarité en 1963, ayant obtenu sa première partie du Baccalauréat Lettres au Lycée de jeunes filles de la rue du Pacha, (la seconde partie n'existant pas encore dans l'établissement) ; en 1964 elle s'inscrit au Lycée Carnot de Tunis et obtient la seconde partie du Baccalauréat Lettres.

Attirée par les études supérieures cinématographiques, son souhait le plus cher était de s'inscrire à l'Institut Des Hautes Etudes Cinématographiques de Paris qui n'acceptait que des étudiants ayant déjà accompli le premier cycle du supérieur. Qu'à cela ne tienne ! La voilà partante pour le Département de Langue et littérature anglaises de la Faculté des Lettres et sciences Humaines et Sociales de Tunis. Deux ans plus tard, elle réussit au concours d'entrée à l'Institut si convoité, l'IDHEC (actuel Fémis). Elle y obtient son diplôme de **Scripte et de Montage** en 1968.

« J'y ai reçu une formation complète aussi bien artistique que technique : histoires de l'art et du cinéma, écriture du scénario, analyse de films, direction d'acteurs, mais aussi son, image, montage... Je me suis spécialisée en montage et scripte. Ces deux métiers se complètent. Le premier est aussi bien technique que créatif et le second, bien que fastidieux, permet de maîtriser la technique du découpage. »³

L'année suivante (1969) elle effectue un stage d'une année à la télévision française (**ORTF**) au département fiction (écriture du scénario et direction d'acteur). Puis elle effectue un stage de 3 mois aux laboratoires **LTC** en banlieue parisienne et s'inscrit au **DECAV** (Département d'Etudes Cinéma et Audio-visuel) à l'université de Censier, section scénario.

Elle entame **sa carrière de cinéaste** à pleines dents et occupe dans de nombreuses productions tunisiennes et internationales les postes de scripte, 1ère assistante de réalisation et monteuse. Ainsi Abdelkrim Gabous écrit à ce propos :

« Dès 1971, Kalthoum Bornaz après des études de Lettres à l'Université de Tunis et des études de cinéma à l'IDHEC à Paris, est engagée comme première assistante sur le long métrage tuniso-suédois, *Yusra*, de Rachid Ferchiou.

Kalthoum Bornaz est la première technicienne professionnelle à avoir occupé un poste à la réalisation. En 1973 elle est la 1^o assistante réalisatrice sur le film d'Abdellatif Ben Ammar *Sejnène*. Elle ne réalisera son premier film, *Trois personnages en quête d'un théâtre*, qu'en 1987.

Il a fallu presque 20 ans pour qu'une réalisatrice diplômée d'une prestigieuse école comme l'IDHEC, ayant montré ses capacités depuis 1971, réussisse à achever son 1^o film, *Keswa ou le fil perdu*(p ; 27)

Férid Boughedir témoigne à ce sujet dans la préface du livre consacrée à Kalthoum :

« Kalthoum devenue cinéaste a été la première en Tunisie à tenir tout naturellement les rôles réservés aux hommes sans avoir besoin de revendiquer l'égalité des sexes, tout en restant féminine jusqu'au bout des ongles ! Pourtant à cette époque au sein des équipes de tournage,

3- Alia Bournaz Bacchar, Kalthoum BORNAZ *L'Etoile à la recherche du fil perdu*. Simfact éditions, Tunis 2017.

les femmes étaient presque obligatoirement dévolues, selon la hiérarchie du Cinéma établie un peu partout dans le monde, aux rôles de script, monteuse, maquilleuse, ou costumière. Lorsque cette monteuse de formation fut choisie en 1969 pour tenir un rôle d'autorité difficile entre tous, celui de « Premier Assistant-Réalisateur » ce fut à l'étonnement de l'ensemble de la profession ! C'est que son condisciple de l'IDHEC-Paris et également résident occasionnel d'Hamam-Lif, le chef opérateur Abdelatif Ben Ammar devenu réalisateur, avait déjà repéré ses qualités et il n'hésita pas à lui confier cette tâche sur son premier long métrage « *Une si simple histoire* ». Je ne me privais pas alors, de taquiner Kalthoum en lui demandant comment comptait-elle commander une équipe, presque totalement composée de 40 hommes ! Elle me répondait alors avec humour « A chaque erreur, je les gronderai comme le faisaient leurs mamans, en leur disant 'ouoh, yezziou, khit alikom!' »⁴

Bref son diplôme en poche, elle travaille tour à tour comme **Chef Monteuse ou Assistante dans de Longs-métrages : comme Scripte ou 1^{ère} Assistante à la Réalisation** - avec de nombreux réalisateurs tunisiens et internationaux :

- *Concerto Pour un Exil* de **Désiré Ecaré** (*Paris*) (1969)
- *Yusra* de Rachid Ferchiou (1972)
- *Sejnane* de Abdellatif Ben Ammar (1973)
- *Les Magiciens* de Claude Chabrol (*Paris*) (1975)
- *Jésus de Nazareth* de **Franco Zeffirelli** (Lamte –Tunisie) 1976 à 77)
- *Aziza* de Abdellatif Ben Ammar (1979)
- *Mon Enfant, ma Mère* de **Serge Moati** (*Paris*) (1979)
- *Tunis en Fête* de Chédli Chaouachi (1980)
- *Les Aventuriers de l'Arche Perdue* de **Georges Lucas** (Tun) (1981)
- *Vendredi ou La vie Sauvage* de **Gérard Vergès** (*Paris*) (1982)
(Feuilleton 3 x 1h pour Antenne 2 Version anglaise)
- *Les Baliseurs du Désert* de Nacer Khémir (1984)
- *Pirates* de **Roman Polanski** (Tun) (1985)
- *La Barbare* de **Mireille Darc** (Tun) (1987)
- *Ecrans de Sable* de **Randa Chahal** (1990)
- *Le Sultan de la Médina* de Moncef Dhouib (1992)
- *Histoire d'une Rose* de **Majid Rchich** (*Maroc*) (2000)
- *Jugement d'une Femme* de **Hassan Benjelloun** (*Maroc*) (2001)
- *Khorma* de Jilani Saadi (2001)
- *Divorce Caprice* de Moncef Dhouib (2002)

Scripte/Monteuse – Courts-métrages et documentaires

- *Centenaire du Collège Sadiki* de Abdellatif Ben Ammar

⁴ Formule propre au dialecte tunisien difficile à traduire voulant dire « Arrêtez ou vous serez punis!»

- *Hannibal Palace* de Abdellatif Ben Ammar
- *Bourguiba a 70 ans* de Ezzeddine Ben Ammar
- *El Fouladh* de Hatem Ben Miled
- *Hôtel Ruspina* de Lotfi Layouni
- *La Béliomachie* de Ridha Baccar
- *Monastir* de Hamida Ben Ammar
- *L'eau et l'oasis* de Ridha Belcaïd
- *L'Horizon Englouti* de Nidhal Chatta
- *Fifty-fifty Mon Amour* de Nadia El Fani
- *Tanitez-moi* de Nadia El Fani
- *La Terrasse Enchantée* de **Farida Ben Lyazid (Maroc)***
- *Aziza et la Cigogne* de Lotfi Thabet (scénario, montage et texte)
- *Mamma Roma* de **Jasmin Dizdar (France, France, Gde Bretagne)***

-Elle lègue une œuvre cinématographique et textuelle:

1°la caméra,

Comme il a été dit plus haut, Kalthoum Bornaz ne commence sa propre réalisation que plus tard. Elle s'en explique dans une interview accordée en août 1993 à Samira Dami qui la présente en ces termes:

Kalthoum Bornaz, une cinéaste discrète qui ne se confie pas facilement, puisqu'elle accorde rarement des entretiens aux médias. Son énergie, elle préfère la dépenser dans le labeur et la création.

« J'ai eu plusieurs occasions de faire de la réalisation, mais je me disais que je ne maîtrisais pas encore assez ce domaine. Car, j'estime que pour tous les arts, la musique, la peinture et le cinéma, etc. il faudrait d'abord maîtriser la technique. Celle-ci une fois maîtrisée, on l'oublie pour s'adonner à la création. Tous les grands peintres, musiciens, écrivains ont passé des heures à affiner leur technique et ce n'est qu'après avoir acquis une totale maîtrise qu'ils passent à la création. »

. Est-il difficile d'être femme-créatrice au cinéma ?

-Non. Par contre, il est plus difficile d'être femme technicienne. En tant qu'assistante, j'ai eu quelques frictions, car beaucoup d'hommes n'aiment pas être dirigés par une femme.

Mais en tant que metteur en scène, seule maîtresse à bord (le statut devenant différent), je n'ai jamais eu de problèmes avec les techniciens qui gardent d'excellents souvenirs de l'ambiance de tournage de mes films, notamment celui de « Trois personnages en quête d'un théâtre ». Il faut dire que je savais ce que je voulais et surtout comment le faire. »

Jean Claude Brialy qui a joué sous sa direction dans ce film témoigne à ce sujet :

Je trouve très sympathique que le metteur en scène soit une femme. C'est formidable qu'en Tunisie une femme puisse commander une équipe d'hommes . Elle le fait avec beaucoup de douceur mais aussi de fermeté. Elle sait très bien ce qu'elle veut, elle connaît bien les objectifs, les mouvements de l'appareil... Avec les acteurs elle est d'une grande patience, mais en même temps précise, elle ne se laisse pas faire ; elle n'est pas molle. Disons qu'elle a une autorité pleine de charme. Ce qui est plus intéressant que quelqu'un qui crie, qui fait l'intéressant pour montrer qu'il est le patron. »(mai 1987.

Sa création filmique commence donc en 1984 en tant que scénariste et réalisatrice de films d'auteur (qui invite à la réflexion, qui défend une idée.):

- ***Couleurs fertiles*** (CM – 35mm- 1984)
 - ***Trois personnages en quête d'un théâtre*** (MM, 35mm – 1988) (*Ce film a sauvé le Théâtre de la Ville de Tunis de la démolition*). *Prix du jury au Festival du film historique de Jerba
 - ***Regard de mouette*** (CM – 35 mm – 1992) inspiré du poème de Ali Louati
 - ***Nuit de noces à Tunis*** (CM – Vidéo – 1996) pour ARTE.
 - ***Keswa-Le fil perdu*** (LM – 35 mm – 1998)
 - *Prix du meilleur scénario Festival du film méditerranéen Bari 98 (Italie)
 - *Prix du meilleur film francophone Namur 98
 - *Prix du meilleur second rôle Ali Mosbah Namur 98
 - *Prix du meilleur second rôle Ali Mosbah JCC 98
 - *Prix d'interprétation féminine à Rim Turki Festival international du Caire 98
 - *Prix de la meilleure bande son Festival du film méditerranéen Valencia 98
 - *Mention spéciale du jury Biennale des cinémas arabes IMA Paris 98
 - *Deuxième Prix du Public Festival de Tübingen 99
 - ***La Forêt d'El Medfoun***(CM – 35mm – 2000)
 - ***Shtar M'haba (L'autre Moitié Du Ciel)*** (L-M – 2008)
 - *Prix pour le kinescopage (Labo Swiss Effects - Zürich)
 - *Prix pour le mixage (Auditorium Mac'Tari – Paris)
 - *Prix pour le sous-titrage (Titra Films –Paris) au Festival International de San Sebastian (2006)
- (Puis sélectionné par de nombreux festivals)

L'œuvre cinématographique de Kalthoum se déploie autour de thèmes récurrents :

– La mer est souvent présente : son calme, la limpidité de ses profondeurs, le ressac de ses vagues, sa surface miroitante, ses couleurs changeantes et le camaïeu du bleu et du vert associés, les effets de miroir du soleil, de la lune ou des étoiles, la captivaient et l'aidaient dans sa volonté de doter ses images d'un caractère éminemment esthétique.

– Son œuvre fait la part belle à Tunis⁵, qu'elle aimait par-dessus tout : elle se plaisait à introduire sa présence, soit par des vues panoramiques de nuit comme de jour, soit en filmant des déambulations nocturnes dans ses ruelles tortueuses. Cela donnait lieu à des images poétiques saisissantes dont la beauté transportait le spectateur dans un monde onirique ; cédon's lui la parole à ce sujet :

« Je suis née et j'ai grandi non loin de la Mosquée Ezzitouna au cœur de la médina de Tunis et de ce fait, je n'ai jamais ignoré que j'étais une parcelle de son âme. Néanmoins, il m'a fallu quelque temps pour découvrir qu'elle aussi s'implantait dans l'âme de ses enfants et ce, d'autorité, profondément, définitivement. Aussi me paraît-il tout naturel, quand on me le demande, de parler de Tunis, étend tacitement entendu qu'il s'agirait de « Ma Tunis », celle que je connais et que je vis de l'intérieur, telle que je la sens. A partir de là, présenter Tunis dans un récit-fleuve ou dans un film de cinq minutes devient pour moi un réel plaisir. »⁶

Kalthoum se plaisait à introduire sa présence, soit par des vues panoramiques de nuit comme de jour, soit par des déambulations nocturnes dans ses ruelles tortueuses. D'où les images poétiques saisissantes qui, par leur beauté, transportent le spectateur dans un monde onirique.

– Toute la Tunisie était dans son cœur – son dialecte, ses us et coutumes, ses habits traditionnels, ses odeurs, son riche patrimoine. Elle exprimait cet amour en arborant dans des séquences le drapeau tunisien, qu'elle vénérât ; cette immuable présence dans ses réalisations était comme une force inébranlable et rassurante. D'ailleurs, Kalthoum portait toujours au revers de ses vestes et manteaux broches ou pin's le représentant.

2°Ce que lègue Kalthoum, c'est sa plume,

Parallèlement à ses scénarios qu'elle avait l'art de figner, elle consacrait son temps à défendre ses idées grâce à une belle plume qui révélait son autre personnalité : la militante patriote engagée en tant que critique d'art, que défenseure du cinéma tunisien et témoin pendant et après la révolution qu'elle a filmée 5 ans durant et sur laquelle elle a tenu un journal...Il serait impossible de citer bien sûr l'ensemble mais pour en avoir une idée, je vous citerai par exemple quelques lignes qu'elle a écrites après avoir assisté à la représentation de *Selwen* de Leïla Toubel :

Nous descendons les rapides du fleuve Solwen. Nous sommes secoués et bercés, tristes et hilares, brûlés et éteints, fiers et honteux... « Solwen »? J'ai tendance malgré tout à le traduire par «baume». Baume de voir un excellent spectacle tout en finesse, élégance, humour et en

⁵ Son premier moyen métrage porte sur le Théâtre Municipal de Tunis (créé en 1900) dont la démolition avait été décidée par les dirigeants de l'époque. Elle réalise pour le défendre *Trois personnages en quête d'un théâtre* (35mm – 1988) qui sauve le remarquable édifice de la destruction.

⁶ -Kalthoum Bornaz, Tunis mai 1995.

audace rarement vue sur nos planches. Spectacle écrit dans un savoureux dialectal par une tigresse éperdument amoureuse de son pays. Ce n'est pas Leïla Toubel qui interprète un personnage, non, c'est tout simplement notre Tunisie qui est sur scène et qui nous interpelle, nous tance, nous crie ses souffrances, nous montre ses blessures... La Tunisie trahie, violée, salie, dépouillée, épuisée... d'abord vêtue en mariée à demi-endeuillée, puis en belle femme rouge flamme. Mais baume aussi, quand elle nous présente une danse étrange dans sa raideur comme pour nous promettre que la Tunisie est et restera immortelle. (p.94.puis 115.)

Hommage rendu à la mémoire de Sophie el Goulli, « La Dame fertile »

Quand elle a franchi la porte de notre classe cette année-là, nous sommes restées silencieuses, ébahies par l'allure élégante et "dernier cri" de notre nouvelle prof' de français.

Mademoiselle Sophie El Goulli, nous arrivait tout droit de Saint-Germain-des-Prés⁷. Chaussures à talons hauts, jupe droite courte, ensemble pull et cardigan coordonnés. Ses longs cheveux auburn avec mèches blondes étaient rassemblés en queue de cheval. Elle était grande et mince et dégageait un mélange d'intelligence et d'énergie tranquille.

Je ne me souviens plus de l'année, mais je n'ai jamais oublié cette première fois où je l'ai vue. Je ne crois pas me tromper en disant que jamais un ou une enseignante, du primaire à l'universitaire, de Tunis à Paris ne m'aura autant marquée.(...)

Sinon pendant ces inoubliables samedis, elle nous projetait des films avec un lourd projecteur 16mm qu'elle trimplait et installait courageusement en classe, pendant que nous tirions les rideaux pour obscurcir notre "salle de cinéma" privée. Elle nous projetait les films classiques de l'Histoire du cinéma mondial. C'était mieux qu'au cinéma. C'était un vrai ciné-club où le film était suivi d'une heure de débat. Elle nous laissait exprimer nos commentaires et nos émotions puis elle décortiquait le film. Tout y passait. Le sujet et son contexte politique, le jeu des acteurs, l'image, le son, les décors...

Par la suite, j'ai dû quitter le Lycée de la rue du Pacha pour le lycée Carnot, puis j'ai appris qu'elle était retournée à Paris pour y soutenir son Doctorat en Histoire de l'Art.

Je l'ai revue beaucoup plus tard à l'occasion de la projection de mon film au (et sur le) théâtre municipal: *"Trois Personnages En Quête d'un Théâtre"*. Cette fois, Mademoiselle El Goulli était mon invitée. Après la projection, elle était très émue et m'a serrée très fort dans ses bras pour me féliciter et me remercier. Je lui ai répondu que c'était moi qui la remerciais et que c'était grâce à elle que ce film existait ainsi que ma carrière dans cette profession magique.

Reposez en paix, chère professeur et que la terre vous soit légère au Paradis des poètes.
Kalthoum Bornaz »

***Excision, dites-vous ?**

Tunis le 13 février 2012

Dimanche 12 février 2012. Profitant de cette averse de soleil dominicale, je suis allée faire ma marche habituelle le long de la Cité Sportive d'El Menzah.

⁷ Quartier de Paris fréquenté par les intellectuels et les artistes

Plus je m'en approchais, plus je voyais de drapeaux noirs brandis par des barbus dans leur drôle d'accoutrement, des niqabs noirs ou marron, aucun drapeau tunisien, aucune chéchia tunisienne, aucune couleur gaie en vue.

Spectacle déroutant certes, mais vive la tolérance et que chacun s'habille comme il l'entend, pourvu qu'il ne cherche pas à obliger ses compatriotes à se déguiser comme lui, en improbables Afghans. Des étalages vendaient des objets du culte et quelques merdouilles supposées religieuses 100% plastique made in Taiwan, tout en polluant l'atmosphère avec leur encens à parfum chimique. Parmi cette foule très dense, un homme au loin me regardait arriver vers lui. Il faut dire qu'avec mon chapeau en laine, ma doudoune rouge et mes écouteurs aux oreilles, je faisais tache dans ce tableau idyllique aux yeux des barbus. J'ai continué à avancer et l'homme à me fixer. J'ai retiré mes lunettes de soleil et l'ai fixé à mon tour, droit dans les yeux et sans m'arrêter de marcher. Il a fini par détourner le regard et s'écarter pour me laisser passer.

Ces milliers de jeunes Tunisiens venaient d'assister à la « conférence » de la nouvelle coqueluche des ennemis de notre identité et de la souveraineté de la Tunisie. Un certain Wajdi Ghanem « invité de marque » égyptien est venu déverser son poison à travers nos grandes villes. Prédicateur misogyne et abêtissant, il prêche notamment la haine et l'excision, au nom d'un islam frelaté et particulièrement malveillant pour la gent féminine.

D'où sort-il ? Qui l'a invité ? De quel droit ? Pourquoi l'appelle-t-on le Savant ? En quoi ses neurones ont-ils secouru l'humanité ?

Un peu plus tard dans la journée, je l'ai entendu dans une interview donnée à une radio. Il persistait à affirmer que le *Coran* recommande l'excision et que ceux qui ne la pratiquent pas iront en enfer. (*L'excision était pratiquée au temps des Pharaons, elle n'a rien d'islamique. Elle est pratiquée en Égypte et en Afrique sur des fillettes de toutes confessions, y compris les chrétiennes*).

Puis il a ajouté sans rire : « L'excision est une opération esthétique, rien de plus ! ». ESTHÉTIQUE ? Je ne connais d'esthétique que la sublime architecture musulmane. Ses minarets phalliques sont toujours soutenus par des dômes et des arcades aux courbes toutes féminines. Alors que vient faire le clitoris dans cette époustouflante beauté ?

Alors comme ça, ce primate est un esthète qui se soucie de la splendeur du clitoris ! Quel défaut pourrait bien avoir ce clitoris créé par Dieu, au point de vouloir l'amputer?... La réponse est évidente : Ce Wajdi Ghanem le trouve phallique, il risque de porter ombrage à sa supposée virilité ! Et c'est ainsi qu'un psychopathe égyptien frustré et terrifié par les femmes, a adapté le *Coran* à ses fantasmes de tordu et pris nos clitoris comme fond de commerce....

Y aura-t-il des parents tunisiens assez fous ou assez endoctrinés (ce qui revient au même) pour s'attaquer au clitoris de leur fille ?

Enfin je terminerai cette dextérité de l'écriture par les mots de Kalthoum.

« Le cinéma est à la fois le métier le plus difficile et le plus beau du monde. »

« Qui suis-je sinon une diseuse de bonne vérité mêlée à la fiction, cela va de soi. »

« Je trouve l'appellation 'film de femme' réductrice et inutile. »

« Je pense qu'une œuvre n'a ni sexe, ni race, ni nationalité. »

« Une vraie création, c'est un regard sincère posé avec une vraie sensibilité, dans le but d'exprimer un sentiment, une sensation, un point de vue. »

« La création est totalement instinctive.

Si l'on se met à 'cérébraliser' les émotions, l'on perd la magie. »

« Quand un vrai créateur croit vraiment dans son travail, il arrive à convaincre, plaire et séduire. »

« J'aime mes acteurs et je les respecte dans la mesure où ils sont des artistes et non des robots. »

« J'adore Tunis c'est un rapport fusionnel que j'entretiens avec elle. »

« Je déteste voir notre patrimoine s'effriter ou pire, disparaître.

N'oublions pas que l'art et la culture sont ce qui reste quand tout a disparu. »

« Je m'appuie sur notre passé et je m'en nourris pour parler du présent et de l'avenir. »

« La richesse d'un peuple est son patrimoine. »

« Une nation qui n'a pas de passé n'a pas d'avenir. »

« Un peuple qui ne sauvegarde pas sa mémoire est un troupeau de brebis. »

Au terme de cette évocation concernant l'itinéraire d'une cinéaste qui s'inscrit parmi les pionnières du cinéma tunisienne, que retenir ?

Personnalité marquante à plus d'un titre de la scène artistique tunisienne, Kalthoum Bornaz s'est imbibée tout au long de son enfance de la culture tunisienne mais aussi de celle des autres qui l'entouraient. Oui, un ensemble interculturel a créé la cinéaste Kalthoum Bornaz. Née dans un microcosme qui est la Médina de Tunis, elle s'est ouverte au macrocosme de l'univers grâce à sa caméra : elle a parcouru le monde de festival en festival et a transmis la culture plurielle qu'elle a acquise. Elle a découvert d'autres sociétés, d'autres modes de vie. Ce miracle est dû à son appartenance à la première génération de femmes cinéastes en Tunisie et également au fait qu'elle a atteint l'âge adulte dans les premières années de l'Indépendance.

Son époque, le milieu ambiant dans lequel elle a grandi, son éducation ont certes beaucoup fait pour son émergence en ces années post-indépendance. D'ailleurs, elle se plaisait toujours à répéter avec fierté ; « Je suis une fille de Bourguiba. »

Sa caméra l'a amenée à jeter un Regard sur l'altérité qu'elle côtoyait, elle associait ses films à la découverte du patrimoine, et montre comment l'« image-fragment par exemple » peut renouveler les représentations de la nature. Elle étudie, à partir de l'analyse, le cinéma comme « médium de l'autre », « l'autre de soi-même ». Et souligne « le cinéma du regard » comme une voie susceptible d'interpeller le spectateur, de lui apprendre à regarder l'Autre le « dominé », -comme la danseuse dans "*Nuit de noces à Tunis*"- et de faire que la « médiation audiovisuelle » aboutisse à un sentiment de responsabilité vis-à-vis de la vulnérabilité de l'Autre.

Deux motifs principaux se dégagent de sa production cinématographique: l'**interculturalité**. Ce vecteur du questionnement identitaire converge dans l'interrogation des fondements de la personnalité du point de vue de filiation collective. Elle s'en explique dans une de ses interviews :

M.A.A. : La tunisianité de ses oeuvres est marquée par un regard empreint d'amour et de regret sur une mémoire qui s'effriterait

Il est vrai que mes films sont profondément ancrés dans ma tunisianité, tout en tendant vers l'universel. Je tiens à cette identité au point que notre drapeau apparaît dans chacun de mes films. Le mot tunisianité englobe l'idée de notre identité et de notre culture et je déteste voir notre patrimoine s'effriter ou pire, disparaître. N'oublions pas que l'art et la culture sont ce qui reste quand tout a disparu. Cela transparait forcément et presque malgré moi dans mes films. En revanche, je ne suis pas une nostalgique ; je m'appuie sur notre passé et je m'en nourris pour parler du présent et de l'avenir. A mon avis, une nation ou un individu qui n'a pas de passé ou qui rejette le sien, n'a pas d'avenir.

Kalthoum Bornaz. Une cinéaste au service du patrimoine

Au-delà de sa formation qui lui permet d'assurer diverses fonctions « satellites » dans la mise en scène(...), Kalthoum Bornaz est devenue elle-même productrice de films à cause d'une très grande sensibilité et de son amour pour l'art :

-« Le cinéma est ma vocation, c'est un beau métier parce qu'il me permet de m'exprimer et parce qu'il est un art total regroupant tous les autres arts : images, musique, jeu, architecture, beauté, éloquence, littérature... Il me permet de m'exprimer par tous ces moyens d'expressions artistiques ».

(..)Elle a choisi en tant qu'auteur, les sujets qui la touchent de près et qui éveillent sa sensibilité qui a toujours été remuée, dit-elle, par l'art, donc par le patrimoine et la culture en général.

-« Je ne suis pas nostalgique du passé, mais notre patrimoine représente notre mémoire

collective. L'art est universel et les peuples communiquent entre eux par l'art dans son sens le plus large. Cet art est le témoin des civilisations qui passent. Même les ruines continuent à attirer les visiteurs, les chercheurs, les historiens et...les artistes. Mes films sont influencés par l'art et portent son empreinte. Mon film « **Trois personnages en quête d'un théâtre** » a été fait pour sauver le théâtre municipal de Tunis de la démolition. Je me suis dit que les artistes et les intellectuels ne devraient pas laisser faire une chose pareille, détruire un monument aussi beau. Au bout de cinq ans de travail, 1988-1993, pour préparer ce film, le Théâtre municipal a été sauvé de la démolition et a été classé comme monument historique. C'est un bel exemple où l'art sauve l'art. »

Elle propose ainsi de réfléchir sur l'inter-temporalité cinématographique à partir de l'analyse d'un cinéma d'avant-garde et sa réappropriation d'archives.

En faisant revivre la mémoire du Théâtre Municipal de Tunis, menacé de démolition au début des années 1980 et depuis lors classé monument historique. Tandis que les trois personnages, Raouf, Aïda et Ali installent le décor de la pièce qu'ils vont jouer, ils proposent au détour d'une phrase ou d'un geste un voyage à rebours dans le temps à la recherche de figures marquantes hantant encore la scène de cet immortel temple du spectacle. »(Catalogue du Festival international du film sur l'art à Montréal.)

Il en est de même dans son court métrage *Couleurs fertiles* :

« Couleurs fertiles prend pour prétexte l'installation en 1984 du laboratoire couleur de la S.A.T.P.E.C.pour retracer l'histoire de cette dernière depuis sa création en 1967. Basé sur des images d'archives montées en parallèle avec des séquences tournées lors des travaux d'installation des équipements couleurs, ce film témoigne surtout d'une volonté indéniable de faire progresser la cinématographie nationale en mettant à son service les moyens techniques nécessaires.»²

Pour défendre ses idées et sa conception cinématographique, Kalthoum Bornaz n'hésite pas à contextualiser avec beaucoup de poésie et de délicatesse son moyen-métrage « Images » qui est un poème écrit par Ali Louati sur une musique originale d'Anouar Brahem. C'était au point de départ, une partie du spectacle « Passion de fleur » d'Anouar Brahem avec Raouf Ben Amor. De cette rencontre entre le poète et

le musicien a jailli l'étincelle qui a remué la sensibilité de la cinéaste qui a adapté le poème au cinéma, créant des images au gré de son rêve attisé par sa sensibilité. (...)

-« Dans ce poème il y a tout l'être humain, toute la vie : la solitude, l'incommunicabilité, la nature, l'amour, l'espoir et l'art évidemment. (...)»

J'essaie de motiver mes compatriotes pour leur patrimoine. Un peuple qui ne sauvegarde pas sa mémoire est un troupeau de brebis. La richesse d'un peuple est sa civilisation, c'est pourquoi, je suis attachée aux traditions tout en étant moderne. C'est à partir des traditions, qu'un peuple peut évoluer positivement. La mémoire d'un peuple c'est la richesse et son moyen d'évolution et de communication avec les autres.

Propos recueillis par Maryem Skandrani

(*Femme*, n° 63-juin 1991.pp.18-19)

NUIT DE NOCES A TUNIS (M. M) 1996 pour Arte

« Dans *Nuit de noces à Tunis*, Kalthoum Bornaz nous raconte, via le portrait d'une danseuse (orientale) prénommée Shéhérazade, la plus fastueuse des fêtes conviviales tunisiennes (et, plus globalement, arabes), le mariage. Prétexe à l'ostentation sociale et au

grand gaspillage, cette cérémonie peut conduire des familles modestes à s'endetter pour des années. Mais ces démonstrations de richesse symbolisent aussi l'affranchissement des contraintes économiques, le temps d'une nuit de noces. »

KESWA-LE FIL PERDU (LM) 1998

« Après quelques documentaires ou films de création, Kalthoum Bornaz réalisa avec « **Keswa, le fil perdu** », son premier long-métrage de fiction. Un conte où le réalisme morbide côtoie le plus subtil de l'absurde. C'est l'histoire de Nohza, partie en Europe pour ses études, qui revient au pays pour le mariage de son frère, après de nombreuses années d'absence. On en apprend beaucoup sur le mariage arrangé, les violences conjugales et le statut subordonné, par les traditions-mêmes, de la femme tunisienne. Symbole des plus poétiques, cette atteinte aux libertés des femmes est matérialisée par Kalthoum Bornaz par la lourde keswa (robe traditionnelle en fil d'argent portée durant les noces en Tunisie par la dame d'honneur) qu'elle accepte de porter, pour faire plaisir à son frère. Ses mouvements entravés l'empêchent de rejoindre à temps le convoi qui part sans elle à la cérémonie ; le long chemin qu'elle suivra pour le rejoindre sera semé d'embûches, de sortilèges et d'absurde où l'humour répond à la poésie pour discuter tant la beauté que le danger de traditions trop prégnantes pour la vie des femmes. »

LA FORET D'EL-MEDFOUN (CM-35 mn.) 2000

« Situé au nord du Sahel tunisien, la forêt d'El Medfoun s'étend sur une dizaine de kilomètres entre la Méditerranée et la lagune de Sidi Khelifa.

Cette étroite bande verte, jalousement protégée et interdite aussi bien aux promeneurs qu'aux chasseurs, bénéficie d'un micro climat propice aux différentes espèces animales qui y ont élu domicile et en font une véritable réserve naturelle : lièvres, chacals, genettes,

grives, huppes, grues cendrées...Ce sanctuaire de verdure est menacé de destruction par un projet touristique de grande envergure. Les images qui ont pu y être tournées avec des équipements techniques précaires (filmer des animaux était quasi impossible) sont probablement les derniers témoins de la beauté d'un site condamné à être condamné

à disparaître à tout jamais. Pour exprimer tout cela, quoi de mieux que la poésie ? Kalthoum choisit celle du poète Jad El Hage dont les mots s'unissant à l'image disent la pureté et la pollution, l'eau et la sécheresse, l'homme et son environnement. »¹⁰

L'AUTRE MOITIE DU CIEL STAR M'HABBA (LM) 2008

« Dix ans plus tard, c'est au problème de l'héritage des filles – sujet tabou dans le monde musulman s'il en est – qu'elle s'attaque ; une question que même Bourguiba, président laïc et réformiste que Kalthoum Bornaz admirait beaucoup, n'avait su réformer. La loi coranique veut qu'à une part pour la fille, le fils en ait deux ; le sujet de *L'Autre Moitié du Ciel* (2008) interroge la lourde symbolique qui en découle – à savoir si la fille, elle, n'aurait ainsi droit qu'à une moitié d'amour, comme une moitié de ciel, au jour de sa disparition. »¹¹

Kalthoum a su transmettre son savoir et ses acquis aux nouvelles générations à l'équipe cinématographique de jeunes, et à ses étudiants des diverses institutions supérieures où elle a enseigné.

Je terminerai par cette phrase : Tiré de articles/cinéma « Quand un(e) cinéaste meurt, c'est le public qui fait l'éternité de ses films : hommage à kalthoum bornaz (1945-2016). », Publié le 3 septembre 2016 par *Infusion Revue*.

Alia Bornaz Baccar